

Louis HERLAND. — *Horace ou Naissance de l'Homme*. (Éditions de Minuit, in-16, 216 pages.)

Cet ouvrage ne se prête pas à l'analyse, tant il est plein de vues nouvelles et inattendues sur le chef-d'œuvre de Corneille. Parfois on se rebiffe et l'on est tenté de crier au paradoxe. Mais l'examen est conduit avec une verve si entraînante, d'un style si précis et si vif qu'on se laisse séduire. On n'ose plus contredire. On en arrive à partager l'avis de notre plus grand critique littéraire qui, rendant compte de cet ouvrage, affirme que « M. Herland ravive des couleurs pâlies, rend une chair fraîche aux beaux cadavres desséchés, et propose des interprétations que Corneille ne prévoyait pas; ce qui ne fait rire que les sots ».

J. F.

Marcel ARLAND. — *Nouvelles Lettres de France*, Paris, A. Michel, 1954, un vol. de 254 p.

Comme dans ses *Lettres de France* précédemment publiées, M. Arland nous donne ici une série d'études dont la plupart ont été rédigées au fil de l'actualité. Certaines n'ont qu'un intérêt documentaire : elles sauveront de l'oubli au moins les titres de certains ouvrages sur lesquels — déjà! le temps a fait son œuvre. Mais il faut citer comme particulièrement dignes d'attention : *Camus et la Révolte* (p. 107), *Théâtre et poésie* (p. 134), *La Ville dont le Prince est un Enfant* (p. 141), *les Années d'apprentissage de Proust* (p. 178), et surtout *La Figure d'André Gide*, sur laquelle s'ouvre le volume et qui, par la confrontation de trois témoignages, réussit un portrait vivant, nuancé et sans fard. Quant aux *Marginales*, ce sont des notes amusées et amusantes d'un observateur clairvoyant et malicieux, à qui le Congrès des Poètes, à Knokke-le-Zoute en Belgique, paraît avoir inspiré un aimable scepticisme.

Marcel CROUZET.

DAUZAT (Albert). — *Le guide du bon usage : les mots, les formes grammaticales, la syntaxe*, 220 p., Paris (Delagrave), 1954.

La grammaire normative est la partie de la linguistique dont les linguistes authentiques traitent le moins volontiers : leur métier est en effet de décrire ce qu'on dit, et d'essayer d'expliquer pourquoi on dit comme cela. « Comment faut-il dire? » relève d'un dogmatisme assez étranger à la constatation objective des faits. Et c'est pourtant là ce qui passionne le public, qui considère en toute science plutôt les applications pratiques que l'enrichissement désintéressé de la connaissance. D'où ces chroniques du beau langage qui foisonnent dans la presse française. Mais à cause de la prudence sceptique des spécialistes, elles sont généralement tenues par des amateurs aussi tatillonnés qu'insuffisants, aussi tranchants qu'arbitraires en leurs sentences. Par bonheur, il est quelques savants qui s'intéressent à cet aspect du langage. On les compte en France sur les doigts d'une main : M. Dauzat est de ceux — et des meilleurs — qui ont l'art de mettre leur savoir profond au service de tout le monde. Qui ne connaît ses chroniques intitulées « Défense de la langue française », publiées dans un quotidien éminemment sérieux?

M. D. vient de les réunir en un recueil où on les trouvera classées dans un ordre systématique (Les mots; la grammaire et les formes; syntaxe et locutions, avec des subdivisions); un index facilite la consultation. Fondés sur une érudition historique irréfutable et concrète, les avis de M. D. restent toujours nuancés d'indulgence, de goût, de compréhension; comme il a de l'évolution fatale des langues une conscience que seuls possèdent ceux qui savent, il ne considère pas que le rôle du grammairien soit uniquement et sottement de dresser des digues pour tenter d'arrêter le fleuve, mais bien d'en filtrer et discipliner les eaux sauvages. On admirera par exemple l'autorité avec laquelle il exécute les censeurs de *quiconque* pronom indéfini, ou les *étymologistes* du dimanche qui voudraient nous faire dire « *les fêtes battaient son plein* ». Nos jeunes philologues apprendront avec agrément de l'un des maîtres de la linguistique française, non seulement à purger leurs copies d'examen de quelques incongruités funestes, mais aussi à voir les « règles » comme il faut les voir.

J. SÉGUY.

DELBOUILLE (Maurice). — *Sur la genèse de la Chanson de Roland*. (Travaux récents. Propositions nouvelles.) XI-167 pp. Bruxelles, 1954.

Dans une première partie, M. D. montre la « précellence » du texte d'Oxford. Les leçons inacceptables ne sont pas des remaniements voulus, mais bien des erreurs de copiste, par exemple le saut d'une laisse à une autre laisse de même assonance, le copiste rétablissant à la suite les vers omis. L'épisode de Baligant, représentant un quart du poème, est parfaitement authentique, donne à l'œuvre une portée politique générale, et les procédés stylistiques ou prosodiques ne créent aucune disparate. La version d'Oxford est la plus ancienne de toutes : il n'y a pas eu, antérieurement, de véritable « chanson de Roland »; le poème a été élaboré vers l'an 1100 (dévotion à la Sainte Lance, esprit de croisade, fréquence ralentie des enclises asyllabiques). M. D. n'hésite pas à voir dans Tuoldus l'auteur même de la chanson : il cite des « signatures » identiques de Wace, Chrétien de Troyes, Gautier d'Arras, Adenet le Roi, etc...; *declinet* = raconter; *geste* = le contenu de la chanson, et M. D. situerait volontiers la patrie de Tuoldus dans la région de Chartres (parmi les conquêtes de Charlemagne, Anjou et Bretagne sont cités en premier lieu). La deuxième partie est consacrée à la préhistoire de la chanson. S'appuyant sur la chronologie anthroponymique, M. D. écarte l'hypothèse d'une origine méridionale du poème, et attribue de nouveau au fait littéraire la mode des noms Olivier et Roland donnés à deux frères; à ce même propos, il critique les arguments fournis par les mots et choses du Midi qu'on se plaît à relever dans le poème, ainsi que les formules de style qui semblent provenir d'une tradition livresque déjà sur son déclin au moment où il fut écrit. M. D. conclut qu'aucun élément positif ne permet de supposer des sources occitanes, mais qu'un premier poème en langue vulgaire, du genre d'*Alexis*, a dû précéder et préparer, au début du XI<sup>e</sup> siècle, le chef-d'œuvre de Tuold. — On voit comment l'essai de M. D., qui puise

ses vertus dans une érudition minutieuse et un réalisme lucide, remet en cause des questions tant de fois débattues, et il est certain que les discussions philologiques et historiques vont y trouver un aliment nouveau.

J. SÉGUY.

*Récits d'histoire.*

Maurice ANDRIEUX. — *Henry IV dans ses années pacifiques.* (Plon, 1954, in-8°, 428 pages.)

Sur peu de personnages historiques la légende a exercé ses ravages comme sur Henry IV; la légende, qui est le prix le plus sympathique dont se paie la vraie gloire. Les historiens, et tout particulièrement notre ami Raymond Ritter, se sont efforcés de rétablir Henry IV dans son naturel. Maurice Andrieux y réussit parfaitement dans cette nouvelle étude qui couvre des années 1599 jusqu'à l'assassinat de 1610. Elle raconte sous forme de chronique, année par année, les principaux épisodes de la vie du Béarnais. La tâche était délicate; elle exige autant la psychologie que l'érudition. Avec un modèle aussi divers, aussi remuant, aussi fantasque, le peintre risque à tout moment d'empâter sa toile. Entre le satyre déchaîné, le guerrier fougueux et le sage politique ami du sage Sully, que de nuances! Maurice Andrieux les détaille avec beaucoup de discernement et de pittoresque dans un récit probe et vivant.

J. F.

Françoise de BERNARDY. — *Charles de Flahaut (1785-1870).* (Hachette, 1954, in-16, 380 pages.)

Ce Flahaut, « que deux reines aimèrent », nous dit la bande du volume, (et beaucoup d'autres femmes qui n'étaient pas reines), était, pour parler crûment, le bâtard de Talleyrand et eut pour bâtard Morny, frère par sa mère de Napoléon III. Il est possible qu'il doive à ces facteurs impurs son extraordinaire fortune. Mais il était en outre très beau garçon, très brave à la guerre, capable aussi bien de raisonner froidement que de bouillonner dans l'enthousiasme. Tout ceci explique pourquoi Flahaut qui, à 14 ans était déjà « sous-ingénieur hydrographe surnuméraire de la Marine » de la République, à quinze ans, simple cavalier de hussard; est lieutenant à 16 ans; à 19 ans, amant de Caroline Murat, reine de Naples; à 20 ans, amant de la reine Hortense; capitaine à 21 ans; chef d'escadron à 22 ans, et officier de la Légion d'Honneur; aide de camp de Napoléon à 23 ans; général de brigade à 28 ans, après la retraite de Russie... Comment, après les exploits de Friedland, de Wagram, de la Moskova, et tant d'exploits amoureux qui le rapprochaient encore davantage de l'Empereur, pouvait-il se rallier sincèrement à la Restauration? Il profite de ces quinze années de répit pour le marier richement en Angleterre. Louis-Philippe l'envoie ambassadeur à Vienne et Napoléon III à Londres. Cette bizarre destinée, contée avec beaucoup d'entrain et en toute vérité, nous fait connaître toute une époque.

J. F.